

ACCELERATION

Une critique sociale du temps

Hartmut Rosa

(Editions La Découverte – 2010)

L'auteur Hartmut Rosa, sociologue et philosophe, est professeur à l'université de Friedrich-Schiller de Jéna. Il travaille dans le sillage de la Théorie critique. Ce livre est un essai dont l'objectif est de construire une théorie de l'accélération sociale. En partant d'un constat : « Nous n'avons pas le temps, alors même que nous en gagnons toujours plus ». Ce paradoxe de la société actuelle, l'auteur veut l'analyser en élaborant une sociologie systématique du temps, tenter de comprendre la dynamique de l'accélération de la société.

I – DEFINIR LES CONCEPTS

Les phénomènes d'accélération sont très hétérogènes donc difficiles à définir avec un concept commun. La définition donnée par la physique n'est pas opérationnelle, et la sociologie n'a pas une théorie globale du temps.

Une définition simple de l'accélération pour l'auteur : croissance quantitative par unité de temps (la quantité pouvant être, par exemple, des biens produits, un chemin parcouru, des informations échangées ...). Mais tout au long de son analyse, il va distinguer 3 formes fondamentales d'accélération : accélération de la technique, du changement social et du rythme de vie. Ces trois formes d'accélération ont des effets conjugués et l'auteur en étudiera les relations complexes. Précisons ces 3 types d'accélération.

Accélération technique : c'est la plus simple à appréhender, elle est intentionnelle et est orientée vers un but déterminé. Elle jalonne toute l'histoire de la modernité, avec à partir de la révolution industrielle une tendance générale d'accroissement de son rythme.

Accélération du changement social : un processus plus difficile à vérifier empiriquement qui correspond au rythme auquel se transforment les formes de la pratique, les orientations de l'action, les formes du lien social, les modèles relationnels .

Accélération du rythme de vie : soit augmentation du nombre d'épisodes d'action ou/et d'expériences vécues qui comprend une composante objective et une composante subjective (perception de la pression temporelle).

L'auteur s'intéresse au processus de modernisation en comparant principalement deux périodes : la modernité « classique » et la modernité « avancée » (que d'autres appelle « postmodernité »). Il veut étudier sociologiquement la dynamique de l'accélération dans la trame structurelle et culturelle de la modernité et se pose la question d'une possible rupture entre les deux périodes pour comprendre les évolutions sociales contemporaines. Il fait appel à un grand nombre d'études philosophiques, sociologiques, mais aussi historiques, juridiques, psychologiques et à des enquêtes notamment sur les budgets-temps qui livrent des faits mesurés.

Il constate que l'accélération est un élément constitutif (cause et conséquence) des structures de la société, de sa dimension culturelle, des structures de la personnalité individuelle et des relations de la société avec la nature. Ces quatre points de vue seront reliés à des concepts mis en évidence au XIXème siècle par Weber (rationalisation), Durkheim (anomie) , Simmel (socialisation), et Marx (capitalisme). Aussi ce concept d'accélération sociale est le plus adéquat pour comprendre le rôle du temps dans le processus de modernisation la jonction entre les perspectives du système et celles des acteurs (ou sujets), donc entre macro et micro sociologie. La conscience individuelle du temps est une composante de la personnalité mais elle est aussi socialement construite (temps social, dimension normative) donc dépend de la culture. Pour tous les chercheurs la modernisation se caractérise par une gigantesque accélération du monde, par l'émancipation du temps vis-à-vis de l'espace et par une compression du présent. Hartmut Rosa fait l'hypothèse suivante : « l'accélération sociale présente de manière constitutive dans la modernité, franchit, dans la modernité tardive, un point critique

au-delà duquel il est impossible de maintenir l'ambition de préserver la synchronisation et l'intégration sociales ». C'est ce qu'il va démontrer dans son ouvrage.

II – EFFETS ET MANIFESTATIONS

La révolution du régime spatio-temporel

Suite au processus d'accélération technique, se transforme la manière dont nous nous situons « dans le monde » c'est-à-dire dans l'espace et dans le temps et dans nos relations avec les autres ce qui influence les formes de subjectivité et de socialité. Mais il ne s'agit pas d'un déterminisme technique car la technique est elle-même une conséquence de préconditions culturelles, économiques et socio-structurelles (influences mutuelles).

Au cours de l'histoire et surtout depuis le 18^{ème} siècle on assiste à un rétrécissement de l'espace, lié à la manière dont on se déplace en son sein pouvant aller jusqu'à un anéantissement de l'espace. Il s'opère progressivement une disjonction du temps et de l'espace avec un passage d'une prédominance de l'espace à une prédominance du temps, l'espace perdant sa fonction d'orientation. Un nombre croissant d'événements sociaux deviennent « sans lieu ». Même si parfois l'espace reprend de l'importance, il a perdu sa qualité de donnée fixe pour devenir une donnée contingente, optionnelle.

La forme et la perception du temps social se modifient aussi. Le temps commence à perdre son caractère unilinéaire et sa fonction d'orientation car se dissipe la relation entre les séquences et les chronologies. L'auteur parle d'un phénomène de simultanéité du non-simultané ou d'un temps intemporel. Se transforment aussi nos relations aux autres (accélération de la communication) et nos relations aux choses (accélération de la reproduction des choses). Toutes ces relations se sont fluidifiées, sont devenues transitoires, rapidement modifiables et contingentes. (Modernité liquide !). Les modèles de relations et d'interactions sociales ne sont plus, ou presque, liés à un espace géographique commun, les partenaires de la communication changent plus rapidement et les médias se sont transformés.

L'accélération de la production entraîne un remplacement des objets plus rapide (l'usure physique est remplacée par l'obsolescence) ce qui modifie notre environnement, les structures matérielles de notre monde vécu et influence le modèle d'identité.

L'augmentation des contingences

La société moderne se caractérise par un degré sans précédent « d'agitation transformatrice ». Et il est de plus en plus difficile de conserver les formes narratives, cumulatives et linéaires de déchiffrement du monde. Les connaissances sont de plus en plus vite obsolètes. Dans tous les domaines, les changements sont perçus comme indétermination fondamentale et potentiellement chaotique, d'où des incertitudes de plus en plus importantes.

La vitesse du changement qui était intergénérationnelle est devenue générationnelle et même intragénérationnelle. La compression du présent se manifeste par une diminution générale de la durée pendant laquelle règne une sécurité des attentes concernant la stabilité des conditions de l'action. L'instabilité constitutive des conditions sociales et matérielles du contexte, de l'action et des décisions impose par conséquent aux individus comme aux institutions une révision permanente de leurs attentes, une réinterprétation de leurs expériences, une redéfinition constante de leurs priorités, et l'accomplissement répété d'actes de coordination et de synchronisation. Le risque étant des désynchronisations dues à des vitesses distinctes du changement et de l'adaptation, entre les systèmes fonctionnels mais aussi entre les groupes sociaux.

Les acteurs évoluent dans le cadre d'un changement multidimensionnel constant qui interdit l'immobilité par absence d'action ou de décision qui les déconnecterait à l'époque et aux autres. Impression de se trouver sur « une pente qui s'écroule » dit l'auteur. Ainsi se complexifie la temporalisation.

Les paradoxes de l'expérience du temps

Le rythme de vie s'élève constamment dans la société moderne avec presque toujours la crainte que ce rythme ne devienne excessif mais ce rythme est difficile à mesurer pour une étude empirique.

L'auteur définit l'accélération de ce rythme comme une multiplication du nb d'épisodes d'action ou/et d'expériences vécues par unité de temps en raison d'une pénurie des ressources temporelles. Il distingue deux composantes, l'une objective, et l'autre subjective.

Pour la composante objective les études sur le budget-temps et les enquêtes sur l'emploi du temps apportent quelques éléments d'analyse sur les épisodes d'actions mais ne suffisent pas. La densification du temps peut résulter d'au moins 4 stratégies : l'accélération de la vitesse de l'action, la réduction des pauses et des temps morts, l'exécution simultanée de plusieurs tâches (multitasking), le remplacement des activités lentes par des activités plus rapides. Les processus de décision sont de plus en plus complexes et donc exigent plus de temps. Mais les expériences vécues, difficiles aussi à définir et à mesurer, sont une composante importante de la vie sociale tant par leur quantité que par leur qualité : c'est la « société du vécu ». Plus on peut multiplier en un temps réduit le nb d'expériences vécues visant à enrichir notre vie intérieure et mieux c'est ! La transformation de l'expérience vécue est une conséquence de l'élévation quantitative du rythme de vie. Les structures temporelles de la modernité tardive semblent se caractériser dans une large mesure par la fragmentation cad par la décomposition des enchaînements d'actions et d'expériences en séquences de plus en plus brèves, avec des zones d'attention qui se réduisent constamment (tyrannie de l'instant).

Si les quantités d'action augmentent plus vite que la vitesse à laquelle on peut les maîtriser, les sujets agissants ont le sentiment que le temps passe de plus en plus vite (raréfaction des ressources temporelles) d'où souvent un sentiment d'angoisse, de stress et d'urgence alors que pourtant le temps libre non contraint s'accroît. Le temps libre estimé diminue alors que le temps réel augmente. Pourquoi ? Peut-être la peur de manquer qqchose, de ne pas profiter au maximum des possibilités offertes mais aussi de contraintes d'adaptation plus fortes du fait de l'accélération des transformations sociales. A cela il faut ajouter d'autres motivations liées aux valeurs véhiculées dans la société à savoir une connotation positive de la pression temporelle (je n'ai pas une mn à moi !), une sémantique du temps libre imprégnée d'un vocabulaire où prédominent le devoir et l'obligation, et enfin une hiérarchisation des options liée à la contrainte temporelle d'où un écart entre le discours et la réalisation. Ainsi on constate une divergence très significative entre ce que les sujets considèrent comme valables et satisfaisants et ce qu'ils font effectivement.

Les épisodes vécus s'enchaînent de plus en plus rapidement avec une tendance progressive à la décontextualisation, sont de plus en plus isolés les uns des autres sans nécessairement de liens intimes entre eux (modèle bref-bref). Plus la durée de coïncidence entre espace d'expérience et horizon d'attente est brève, plus le nb d'épisodes de vécu par unité de temps est élevé, et plus la transformation du vécu en expérience devient improbable. Ainsi la société est de plus en plus riche en vécus mais pauvre en expérience.

Le rapport à soi

La dynamique de l'accélération contemporaine ne transforme pas seulement le faire mais aussi l'être (identité et rapport à soi). Elle affecte non seulement ce que les individus font et éprouvent, mais aussi ce qu'ils sont. Les structures de la société et la structure du rapport à soi entretiennent des rapports d'interdépendance. Et les rapports à soi sont également des relations au temps. Dans une société où le passé a perdu de son pouvoir de contrainte, tandis que l'avenir est perçu comme imprévisible et incontrôlable ce sont des modèles identitaires référés au présent ou à la situation qui pourraient dominer. L'auteur parle d'identité situative, de soi ponctuel.

III – LES CAUSES

Un processus autoalimenté

Même si tout ne s'accroît pas dans la société moderne et qu'il existe des processus de ralentissement, des îlots de décélération, une dynamique d'accélération domine le processus de modernisation. Les trois formes d'accélération distinguées par l'auteur sont distinctes mais entretiennent des relations complexes et des interdépendances causales. Ainsi l'accélération sociale est devenue un processus autoalimenté, un processus circulaire. Une spirale d'une relation synergique relie les trois formes d'accélération.

Le besoin de techniques, de technologies au service de l'accélération croît à mesure que les ressources temporelles se raréfient et donc le rythme de vie s'accroît d'autant. Le sentiment de l'urgence est un puissant moteur du processus d'innovation, une forte pression sociale s'exerce pour gagner du temps et produit non seulement un changement quantitatif mais aussi qualitatif (mode de vie). Et l'accélération technique est un puissant moteur du changement social qui lui-même en s'accroissant a des conséquences. La disparité entre

temps de vie et temps du monde s'accroît sans cesse et il est de plus en plus problématique d'assimiler culturellement les changements, de les intégrer à une histoire pourvue de sens à l'aide de modèles narratifs. Au vue de cette situation une nouvelle exigence d'une accélération technique s'avère nécessaire pour gagner du temps. Ainsi la spirale est bouclée. Et pour l'interrompre cela semble impossible au niveau individuel et donc demanderait des décisions collectives nécessitant une gestion politique adéquate.

T

Des forces motrices externes

Lorsque les taux de croissance excèdent les taux d'accélération des processus correspondants, les ressources temporelles se réduisent. Ce lien n'est pas d'ordre logique ou analytique mais culturel ou/et structurel. Trois moteurs sociaux permettent cette imbrication : ils sont économique, culturel et sociostructurel.

Dans le système capitaliste l'accélération devient une contrainte objective inévitable d'où des efforts divers pour utiliser le temps avec un maximum d'efficacité : « quand le temps, c'est de l'argent, la vitesse devient un impératif absolu et incontournable pour les affaires » (K. Marx). Le temps de travail devient un facteur de production essentiel créateur de valeur. L'augmentation de la productivité ou accélération permet d'être compétitif. De plus l'accélération de la reproduction du capital investi est aussi source de profit. Le temps de travail industriel et le temps de la vie quotidienne ont été progressivement dissociés de 3 manières différentes : introduction des horloges mécaniques pour imposer le rythme de travail, séparation spatiale et temporalité stricte et absolue entre travail et temps libre, temps de travail dissocié de l'objet de travail. Le temps est devenu l'instrument principal de la société disciplinaire de la modernité et ceci dans toutes les institutions (cf M. Foucault). P. Virilio parle d'une révolution « dromocratique » plus profonde que la révolution industrielle ! La postmodernité aurait plutôt tendance à inverser ce modèle. Les frontières entre le temps de travail et le temps libre redeviennent plus perméables ce qui aboutit à des combinaisons inédites entre vie privée et vie publique, entre investissement dans le travail et investissement personnel. Cette dynamique de l'économie du temps de l'accélération capitaliste est à même en fonction de ses propres exigences d'expansion, de susciter, puis éventuellement de supprimer, les institutions et les modes d'action et avec eux les orientations temporelles dont elle a besoin.

Pour certains sociologues c'est le moteur économique et lui seul qui doit être tenu pour responsable de la tendance à l'accélération dans la modernité et entraînerait celle des autres sphères sociales. Pour l'auteur cette thèse n'est pas valable, est réductionniste. Il faut s'interroger sur la dimension culturelle de la dynamique de l'accélération, se demander sous quelle forme les logiques d'augmentation de la croissance et de l'accélération sont entremêlées et ancrées dans les fondations culturelles de l'époque moderne. On peut penser que le gaspillage du temps, l'oisiveté sont mal acceptés par la société et donc qu'un interdit moral existe (référence possible à Weber) mais ceci n'est pas suffisant. Un impératif moral ou éthique fait apparaître le gain de temps comme porteur de promesses. Peur et promesse représentent des motivations subjectives de conduite. Au fil des progrès du processus de modernisation, la peur et la promesse ont certainement pris une forme culturelle différente, leur arrière-plan se déplaçant du domaine d'une transcendance extra-sociale (salut éternel ou damnation) à celui du registre immanent de la compétition sociale. Le besoin de sécurité de la modernité, cad l'exigence de se prémunir contre les contingences et de créer des bases fiables pour l'action, entre en conflit avec le désir d'accélération qui triomphe. Profiter à un rythme accéléré de toutes les opportunités du monde c'est une réponse possible au pb de la mort.

Un troisième questionnement : dans quelle mesure le principe de différenciation fonctionnelle entraîne-t-il ou impose de lui-même une accélération ? La différenciation fonctionnelle exige une temporalisation de la complexité. L'individu doit définir le temps qu'il souhaite (ou doit) passer dans chacune des sphères fonctionnelles différenciées (travail, famille, association...) d'où un emploi du temps séquentiel. Comme les alternatives croissent rapidement, la complexification qui en découle entraîne un manque de temps et creuse l'écart entre le « temps du monde » et le « temps de la vie ». Ainsi, les systèmes sociaux sont soumis à une double contrainte d'accélération : une contrainte endogène, celle d'être actif à agir et une contrainte exogène liée aux conditions structurelles de la société devenues plus instables et rendant les horizons d'attente encore plus incertains (plus difficile de différer, modèle du « joueur »).

Les trois moteurs externes ont une action simultanée et complémentaire permettant d'expliquer la relation synergique entre croissance et accélération : au plan structurel comme une relation entre l'augmentation et la temporalisation de la complexité, au plan culturel comme conséquence d'une vision du monde ds laquelle l'accélération tente de réconcilier temps du monde et temps de la vie, au plan économique un résultat de la logique de la mise en valeur du capital.

L'Etat et l'armée, facteurs d'accélération

Nombre de conditions institutionnelles générales de l'accélération sociale et d'innombrables innovations matérielles au service de l'accélération n'auraient pas vu le jour sans les institutions et les interventions de l'Etat-nation moderne et de son armée. Leur rôle a été déterminant au cours du processus de modernisation « classique » mais plutôt frein dans la modernité avancée.

L'Etat-nation a favorisé l'uniformisation des conditions de l'action (territoire, langue, infrastructures, législation,...) par une rationalisation et une bureaucratisation ayant permis une accélération du développement économique et social. De même l'institution militaire a joué un rôle non négligeable dans la société moderne (innovations techniques, éducation disciplinaire notamment).

Mais l'ensemble des institutions sociales qui définissaient la « modernité classique » et qui ont été des facteurs d'accélération semblent aujourd'hui dépassées et sont soumises à une pression les obligeant à se transformer. A la dynamisation de l'évolution sociale par la réglementation et la standardisation au plan national au sens d'une politique vouée au progrès, a succédé une dynamisation par la dérèglementation et l'abandon progressif des normes et des équivalences spécifiquement nationales. La gestion politique s'est épuisée parce que les développements qu'elle avait initialement suscités dans l'économie, la technique et les formes du lien social sont devenus si rapides et si souples que le système politique n'est plus en mesure de suivre leur rythme.

IV – LES CONSEQUENCES

Les théories concernant la mondialisation et la postmodernité sont d'accord sur le fait d'une poussée d'accélération à la fin du XXème siècle avec notamment la révolution numérique mais aussi des changements politiques et économiques. Pour l'auteur, dans cette modernité avancée, il y a à la fois rupture et continuité qui peuvent se comprendre avec son analyse temporelle quantitativement et qualitativement.

Différentes caractéristiques sont analysées par les auteurs comme : nouvelle compression de l'espace-temps, distances qui perdent de leur importance pour de nombreux processus sociaux, décontextualisation, importance des flux. Le temps est devenu atemporel : état social caractérisé par l'élimination de la durée, la perte des rythmes des événements sociaux et la disparition des séquences chronologiques fixes et stables remplacées par la simultanéité. Le rythme du changement social a dépassé un seuil critique et est contraint d'adopter un modèle de perception et d'assimilation du temps que l'auteur désigne comme une temporalisation du temps lui-même et comme une détemporalisation de la vie, de l'histoire et de la société. Il analysera ce processus à partir de la transformation des formes de l'identité individuelle (fin du sujet ?) et de la transformation de l'action politique (fin du politique ?).

Une identité situative

La transformation du régime spatio-temporel d'une société a des répercussions sur les formes du rapport à soi dominantes dans la société, sur les types de personnalité et sur les modèles d'identité. Notre perception de « qui nous sommes » dépend directement de notre rapport à l'espace, au temps, aux autres, aux objets de notre environnement, à nos actions et à nos expériences. Qu'en est-il dans la modernité avancée ?

Dans la modernité classique, processus d'individualisation qui donne au sujet la responsabilité de mener son projet de vie, un projet temporel tourné vers l'avenir dans une attitude stratégique pour réaliser au mieux sa vie avec un horizon d'attente relativement stable et prometteur. L'identité peut être considérée comme relativement permanente.

Dans la modernité avancée l'identité devient situative. L'augmentation des choix possibles, l'augmentation des contingences dans l'organisation de sa biographie, une combinatoire plus libre entraînent une temporalisation du temps. Il n'est possible de se prononcer sur la durée, la séquence, le rythme, des actions, des événements et des enchaînements qu'au cours de leur accomplissement, autrement dit dans le temps lui-même. C'est comme un joueur qui jongle avec le temps. L'identité devient transitoire, situative. Cette situation pouvant engendrer des pathologies sociales (violence, dépression, incapacité d'agir...).

Une politique situative

Dans la modernité classique, les démocraties représentatives se sont développées sur un fond d'une conception dynamique de l'histoire. La société est un projet qu'il s'agit d'organiser politiquement dans le temps vers un but qui est celui du progrès. Les diverses structures de formation de la volonté politique, de la prise de décision et de sa mise en œuvre, sont compatibles avec le rythme, la durée des évolutions sociales, elles sont synchronisées de sorte que le politique a le temps de prendre les décisions fondamentales et d'organiser à cet effet le processus démocratique et délibératif de formation de la volonté. La synthèse et l'articulation des intérêts collectifs et la recherche de la décision démocratique sont et restent dans des processus longs. La politique dicte le rythme de l'évolution social.

Il est clair que les processus d'accélération sociale ont des conséquences sur le mode de fonctionnement et l'efficacité du système politique. Dans la modernité avancée l'auteur distingue deux types de pression. L'une de nature externe qui apparaît comme une désynchronisation entre le « temps propre » du politique et les structures temporelles des autres sphères sociales (économie, culture...). De ce fait le politique dicte de moins en moins le rythme des événements sociaux. D'autre part se réduit le temps pour les décisions politiques alors que s'étend le champ de la réglementation et qu'il faut faire face à l'urgence des échéances. La politique perd ainsi son rôle d'acteur de l'organisation pour jouer le rôle d'un participant réactif.

L'autre pression découle d'une incapacité interne liée à des structures de moins en moins adaptées aux changements sociaux. La délibération démocratique pour parvenir à un consensus est de plus en plus difficile dans une société où les valeurs se sont diversifiées et où la portée temporelle des effets des décisions augmente alors que les décisions sont de plus en plus difficiles à planifier (avenir plus incertain) et que la bureaucratisation freine les processus.

Le dilemme de la politique dans la modernité avancée entraîne un déplacement du processus décisionnel hors du domaine de la politique démocratique, vers d'autres arènes plus rapides (exécutif, experts, responsabilité individuelle, économie). Ajoutons à cela l'effondrement de la participation électorale qui peut montrer une perte croissante de l'importance attribuée à la politique. Est-ce la fin du politique ? Politique situative ? Les événements politiques revêtent le caractère situatif de simples épisodes en cessant d'être les maillons d'une chaîne historique.

CONCLUSION

Pour Hartmut Rosa, le concept d'accélération sociale est un modèle de la modernisation sur le plan analytique et empirique. « La modernité c'est l'accélération du temps ». Question : comment va se terminer l'histoire de l'accélération ? Quatre scénarios envisageables : l'élaboration d'une nouvelle forme de contrôle et de stabilisation institutionnels du processus d'accélération (espoirs réformateurs), un abandon définitif du projet de la modernité, l'imposition d'une exigence organisatrice aux forces accélératrices, une course effrénée à l'abîme (scénario le plus probable pour l'auteur).

Pour terminer une citation de P. Bourdieu : « Si elle est approfondie et conséquente, la sociologie ne se contente pas d'un simple constat que l'on pourrait qualifier de déterministe, de pessimiste ou de démoralisant » elle ne trouve pas de repos tant qu'elle n'est pas en mesure de proposer des moyens « de s'opposer aux tendances immanentes de l'ordre social ».